

# *Pour en finir avec la religion de l'école*

PAR IVAN ILLICH

**L**E diplômé d'Université a été formé pour exercer son métier parmi les nantis de ce monde. Quelles que soient ses proclamations de solidarité avec le tiers monde, il n'en demeure pas moins qu'un diplômé d'université américain a bénéficié pour ses études d'une dépense au moins égale à cinq fois le total de ce que gagne en une vie entière le représentant moyen de la moitié pauvre de l'humanité. Un étudiant latino-américain se trouve admis dans ce cercle exclusif puisqu'il bénéficie, pour son éducation, de fonds publics égalant 350 fois ceux qui sont dépensés pour ses concitoyens de revenu moyen. A de très rares exceptions, le diplômé d'université originaire d'un pays pauvre est plus à l'aise parmi ses collègues nord-américains et européens que parmi ses compatriotes qui ne sont pas passés par l'école ; tous les étudiants sont conditionnés par le système d'éducation de façon à ne se plaire qu'en compagnie de consommateurs de leur niveau.

L'université moderne n'accorde le privilège d'exprimer leurs idées de façon critique qu'à ceux qui ont été jugés et étiquetés comme potentiellement capables de gagner de l'argent et de détenir une partie du pouvoir. Nul ne reçoit l'argent des contribuables pour s'instruire à loisir ou avoir le droit d'enseigner aux autres à moins d'avoir été certifié, en même temps, comme un sujet d'avenir. Le système scolaire sélectionne successivement, à chaque niveau, ceux qui, à des stades antérieurs du jeu, ont montré qu'ils représentaient un investissement raisonnable pour l'ordre établi. En monopolisant à la fois les ressources existantes pour l'instruction et le rôle d'investiture sociale, l'université absorbe par cooptation le découvreur et le contestataire. Un diplôme imprime toujours sur la carrière

de l'intéressé une étiquette de prix, indélébile. Les diplômés d'université appartiennent uniquement à un monde qui fixe une valeur marchande pour chaque diplômé garanti et leur donne en conséquence le pouvoir de définir le niveau des espérances générales dans leur société. Dans chaque pays, c'est la consommation effective du diplômé d'université qui fixe ce que chacun doit consommer s'il veut être un homme civilisé, au travail comme en dehors. L'université fixe des standards de consommation au travail et à la maison, cela dans toutes les parties du monde et sous tous les régimes politiques. Moins il y a de diplômés dans un pays donné et plus leurs exigences d'hommes cultivés sont considérées comme des exemples à suivre par le reste de la population. En Russie, en Chine, en Algérie, les diplômés de l'université dépassent encore plus le niveau moyen de consommation qu'ils ne le font aux Etats-Unis. La voiture, les voyages aériens et le magnétophone sont des marques de distinction encore plus notoires en pays socialiste où seul un diplôme, et pas seulement l'argent, permet de se les procurer.

Cette capacité de l'université à fixer les buts de consommation est une chose nouvelle. Dans beaucoup de pays, elle n'a acquis cette capacité que dans les années soixante, lorsque l'illusion d'un accès égal pour tous à l'enseignement gratuit a commencé à se répandre. Auparavant, l'université protégeait la liberté de parole d'un individu, mais ne convertissait pas automatiquement son savoir en richesse matérielle. Au Moyen Age, être un érudit, cela voulait dire être un pauvre, et même un mendiant. Par suite de sa vocation, l'érudit médiéval apprenait le latin et devenait un être à part, objet de mépris tout autant que d'estime pour le paysan et le prince, le bourgeois et l'homme d'Eglise. Pour avancer dans le monde, le savant scolastique a dû d'abord y pénétrer en entrant dans la fonction publique, de préférence celle de l'Eglise. L'université ancienne était une zone franche pour la découverte et la discussion des idées, neuves ou vieilles. Les maîtres et les étudiants s'y rassemblaient pour lire les textes d'autres maîtres, depuis longtemps disparus ; les paroles vivantes des maîtres morts plaçaient dans une perspective nouvelle les vanités du temps présent. L'université était alors une communauté, vouée à la « quête » intellectuelle et à l'agitation endémique. Dans l'université géante et diversifiée (*multiversity*), cette communauté s'est réfugiée dans les zones marginales, elle se réunit dans une « piaule » d'étudiants, le bureau d'un professeur ou les locaux de l'aumônier. Le but structurel de l'université n'a plus que fort peu de rapports avec la « quête » originelle. Depuis Guten-

berg, l'échange d'idées, organisé et critique, s'est déplacé de la « chaire » vers le texte imprimé. L'université moderne a laissé passer sa chance de fournir un cadre simple pour des rencontres à la fois contrôlées de l'intérieur et anarchiques, orientées vers un but et cependant improvisées et bouillonnantes : au lieu de cela, elle a choisi de se faire le gestionnaire du processus dit de recherche et d'instruction.

Depuis le Spoutnik, l'université américaine essaye de rattraper les Soviétiques pour le nombre absolu de diplômés. Maintenant les Allemands renoncent à leur tradition et construisent des « campus » pour rattraper les Américains. Au cours des dix prochaines années, ils veulent faire passer leurs dépenses dans le primaire et le secondaire de 14 à 59 milliards de deutschmarks et plus que tripler le budget de l'enseignement supérieur. Les Français prévoient pour 1980 de porter à 10 % la proportion du produit national consacrée à l'enseignement et la Fondation Ford pousse les pays pauvres d'Amérique latine à porter la dépense par tête de diplômé « respectable » au niveau nord-américain. Individuellement, l'étudiant considère ses études comme l'investissement produisant le rendement financier le plus élevé et les nations y voient un facteur essentiel de leur développement.

Pour la majorité des étudiants, qui cherchent avant tout à obtenir un diplôme, l'université n'a rien perdu de son prestige, mais depuis 1968 elle a manifestement moins d'attrait pour ses partisans. Des étudiants s'opposent à la préparation de la guerre, à la pollution et à la perpétuation de la discrimination. Des enseignants les épaulent dans leur défi à l'égard de la légitimité du gouvernement, de sa politique étrangère, du système d'enseignement et du mode de vie américain. Une minorité non négligeable rejette les diplômes et se prépare à vivre dans une anti-culture, hors de la société officielle ; elle semble avoir choisi la vie des frères mineurs du Moyen Age ou des illuminés de l'époque de la Réforme. D'autres reconnaissent que le système universitaire a le monopole des ressources dont ils ont besoin pour construire une anti-société. Ils cherchent à s'épauler mutuellement afin de vivre avec intégrité tout en se soumettant aux rites universitaires. Ils constituent — pour ainsi dire — des foyers d'hérésie à l'intérieur de la hiérarchie.

Des fractions importantes de la population considèrent avec effroi le mystique et l'hérésiarque modernes. Ils menacent l'économie de consommation, les privilèges du système démocratique et l'image que l'Amérique se fait d'elle-même. Mais on ne peut s'en débarrasser en souhaitant simplement leur disparition. Ceux que l'on peut reconvertir à force de patience ou

réintégrer dans le système par l'astuce — par exemple en les chargeant d'enseigner leur hérésie — sont de moins en moins nombreux. D'où la recherche de moyens qui permettraient de se débarrasser des individus contestataires ou de réduire l'importance de l'université qui sert de base à leur contestation.

Les étudiants et les enseignants qui, à leurs risques et périls, remettent en question la légitimité de l'université n'estiment pas qu'ils fixent des modèles de consommation ou se soumettent à un système de production. Certains d'entre eux ont fondé le Comité des Asiologues, d'autres le Congrès Nord Américain sur l'Amérique latine et ont contribué puissamment, de la sorte, à changer radicalement la conception que des millions de jeunes ont de la réalité étrangère. D'autres encore ont essayé de donner une interprétation marxiste de la société américaine ou ont été parmi les responsables du développement des « communes ». Les résultats ainsi obtenus renforcent la thèse selon laquelle l'existence de l'université est nécessaire à la poursuite de la critique sociale.

On ne saurait nier qu'à l'heure actuelle l'université offre une combinaison unique de circonstances permettant à certains de ses membres de critiquer l'ensemble de la société. Elle leur fournit du temps, de la mobilité, un accès auprès de leurs pairs et un certain degré d'impunité : tous privilèges dont ne disposent pas également d'autres secteurs de la population. Mais l'université ne procure cette liberté qu'à ceux qui ont été profondément intégrés dans la société de consommation et persuadés de la nécessité d'une école gratuite et obligatoire quelconque.

Le système scolaire remplit aujourd'hui la triple fonction commune aux églises qui furent les plus puissantes à travers l'histoire. Il est le dépositaire des mythes de la société, il institutionnalise les contradictions du mythe et il est le siège du rituel qui reproduit et voile les dissonances entre le mythe et la réalité. Aujourd'hui le système scolaire, et spécialement l'université, fournit de nombreuses occasions pour critiquer le mythe et pour se rebeller contre ses perversions institutionnelles. Mais le rituel qui provoque la tolérance des contradictions fondamentales entre le mythe et la réalité n'est que fort peu remis en question. Et pourtant, ni la critique idéologique ni l'action sociale ne peuvent amener une nouvelle société. Seuls un désenchantement et un détachement totaux à l'égard du rituel social essentiel peuvent conduire à des changements radicaux.

L'université américaine est devenue le stade final du rite d'initiation le plus vaste dans ses implications que le monde

ait jamais connu. Aucune des sociétés de l'Histoire n'est parvenue à survivre sans un rituel ou un mythe, mais la nôtre est la première qui ait eu besoin d'une initiation aussi monotone, prolongée, destructrice et coûteuse pour reproduire son mythe. Nous ne pouvons entreprendre une réforme de l'enseignement à moins de comprendre dès le départ que ni le savoir individuel ni l'égalité sociale ne peuvent bénéficier de la scolarisation. Nous ne pouvons dépasser la société de consommation à moins de comprendre préalablement que l'école gratuite et obligatoire engendre inévitablement une telle société, quel que soit l'enseignement que l'on y prodigue.

La démythification que je propose d'entreprendre ne peut se limiter à la seule université. Toute tentative de réformer l'université sans s'attaquer au système dont elle est une part intégrante est vouée à l'échec ; c'est comme si l'on entreprenait la rénovation de New York à partir du douzième étage seulement. La plupart des réformes universitaires actuelles évoquent la construction de taudis en hauteur. Seule une génération qui aura grandi sans école obligatoire pourra recréer l'université.

### *Le mythe des valeurs institutionnalisées.*

L'École initie au mythe de la consommation sans fin. Ce mythe moderne est le produit de la croyance selon laquelle tout processus crée inévitablement quelque chose qui a de la valeur et, donc, la production crée nécessairement une demande. L'École nous enseigne que l'instruction crée la connaissance. L'existence des écoles crée la demande d'instruction. Une fois que nous avons appris à avoir besoin de l'école, toutes nos activités tendent à prendre la forme de relations de clientèle envers d'autres institutions spécialisées. Une fois l'autodidacte discrédité, toute activité non diplômée devient suspecte. A l'école, on nous enseigne qu'un savoir précieux est le résultat de l'assiduité et que sa valeur augmente avec cette dernière.

En fait, apprendre est, de toutes les activités humaines, celle qui nécessite le moins de manipulation de l'extérieur. La majeure partie du savoir acquis n'est pas le résultat de l'enseignement. C'est plutôt l'effet d'une participation non entravée, dans un contexte signifiant. La plupart des gens apprennent mieux en étant « dans le coup », et pourtant l'école conduit l'homme à identifier ses progrès personnels dans le domaine de la connaissance avec des plans détaillés et des manipulations extérieures.

Une fois qu'un homme a admis le besoin de l'école, il devient une proie facile pour les autres tentateurs. Une fois qu'une personne a commencé de prostituer son imagination à l'instruction selon les programmes scolaires, elle est conditionnée pour la planification institutionnelle de toute sorte. Les « instructions » étouffent l'horizon de son imagination. Il ne peut être trahi, mais seulement désappointé, car on lui a appris à substituer les probabilités à l'espoir. Il ne peut plus être surpris pour le meilleur ou pour le pire par une autre personne, car on lui a enseigné ce qu'il devait attendre de tout « autre » instruit comme lui-même, qu'il s'agisse d'un être humain ou d'une machine.

Ce transfert de responsabilité de l'individu à l'institution est une garantie de régression sociale, spécialement lorsqu'il a été accepté comme une obligation. J'en ai vu un symbole lorsque John Holt m'a dit récemment que les chefs de la révolte de Berkeley contre l'*Alma Mater* avaient finalement « décroché » des postes de professeurs. Son observation suggérerait la possibilité d'une nouvelle façon de raconter l'histoire d'Œdipe : Œdipe le professeur qui « se fait » une mère afin d'engendrer des enfants avec elle. L'homme qui a contracté le vice d'être enseigné cherche sa sécurité dans l'enseignement coercitif. L'homme qui éprouve le savoir comme le résultat d'un processus veut le recréer chez d'autres.

### *Le mythe de la mesure des valeurs.*

Les valeurs institutionnalisées que l'école impose sont des valeurs quantifiées. L'école introduit l'homme dans un monde où tout peut être mesuré, y compris l'imagination humaine et, en fin de compte, l'homme lui-même.

En réalité, le progrès individuel n'est pas une entité mesurable. C'est une croissance qui ne peut se mesurer à aucune autre, ni se comparer, en tant que copie, aux résultats obtenus par quelqu'un d'autre. Un tel savoir ne peut qu'entrer en concurrence avec les autres sur le plan de l'imagination et suivre leurs pas plutôt qu'imiter leur démarche. Le savoir auquel j'attache de la valeur est re-création non-mesurable.

L'école prétend répartir le savoir en « matières », construire chez l'élève un programme fait de ces blocs préfabriqués et jauger le résultat selon une échelle internationale. Un homme qui s'en remet aux autres pour la mesure de ses progrès personnels s'applique bientôt à lui-même la même toise. Bientôt, il n'est plus nécessaire de le remettre à sa place, il s'insère

lui-même dans la fente qui lui a été assignée, se blottit dans la niche qu'on lui a appris à rechercher et par ce processus même, met ses congénères à leur place, eux aussi, jusqu'à ce que tout, chacun et chaque chose, soit en ordre.

Un homme réduit à sa dimension scolaire laisse glisser entre ses doigts l'expérience non mesurable. Ce qui ne peut se mesurer passe pour lui au second plan. Il n'y a pas besoin de le dépouiller de sa créativité. Par l'instruction il a désappris de « faire » sa chose ou d'y « être » lui-même et il n'accorde de valeur qu'à ce qui a été fait déjà ou pourrait se faire.

Une fois que l'école a imprégné un homme de l'idée que les valeurs peuvent être produites et mesurées, il tend à accepter les hiérarchies de toute sorte. Il y a une échelle pour le développement des nations, une autre pour l'intelligence des bébés, et même le progrès vers la paix peut se mesurer au nombre des cadavres. Dans un monde scolarisé, la route du bonheur est pavée d'indices de consommation.

### *Le mythe des valeurs d'emballage.*

L'école vend un programme — un paquet de biens produits selon le même processus et dotés de la même structure que les autres marchandises.

La production des programmes scolaires commence par la *recherche* prétendue scientifique, sur la base de laquelle les *ingénieurs* en éducation prévoient la demande future et équipent la chaîne de production dans les limites fixées par les budgets et les tabous. Finalement, le *distributeur*-enseignant livre le produit fini au *consommateur*-élève, dont les réactions sont soigneusement étudiées et inventoriées pour fournir des informations à la recherche qui prépare le prochain modèle, lequel pourra être « sans classes », « conçu par les élèves », « d'enseignement par équipes », « aidé visuellement » et « centré sur les problèmes ».

Le résultat de cette production des programmes ressemble à n'importe quel produit moderne. C'est un faisceau de réunions préparées, un paquet de valeurs, un produit de grande consommation que son « attrait équilibré » rend vendable à un public suffisamment large pour justifier le coût de production. On apprend au consommateur-élève à conformer ses désirs aux prévisions du marketing et à se sentir coupable s'il ne réagit pas en accord avec les prédictions de la recherche sur la consommation s'il n'obtient pas les diplômes qui le place-

ront dans la catégorie professionnelle qu'il est en position d'espérer.

Les responsables de l'enseignement sont en mesure de justifier le coût des programmes en se fondant sur cette observation : les difficultés de l'enseignement augmentent selon une progression géométrique par rapport à son coût. Cette application de la loi de Parkinson à l'enseignement peut être vérifiée à tous les niveaux : par exemple, les difficultés de l'enseignement de la lecture sont un problème majeur dans les écoles françaises depuis que les dépenses par élève ont approché des niveaux atteints aux Etats-Unis en 1950, — date à laquelle les difficultés de lecture sont devenues un souci capital dans les écoles américaines.

En fait, l'élève sain résiste d'autant plus à l'enseignement qu'il se sent plus complètement manipulé. Cette résistance n'est pas due au style autoritaire d'une école publique ou aux méthodes séduisantes de certaines écoles privées, mais à la conception fondamentale commune à toutes les écoles et selon laquelle le jugement d'un seul homme doit déterminer ce qu'un autre homme doit apprendre et quand.

### *Le mythe du progrès cumulatif.*

Même quand ils s'accompagnent de rendements décroissants sur le plan du savoir, paradoxalement, les coûts croissants de l'enseignement augmentent la valeur de l'élève à ses propres yeux et sur le marché. Presque à tout prix, l'école lui fait gravir les échelons de la consommation compétitive de programmes. Les dépenses destinées à inciter l'élève à rester à l'école s'élèvent fortement à mesure qu'il gravit la pyramide. Aux niveaux supérieurs, elles prennent la forme de nouveaux stades de football, de chapelles ou de programmes intitulés Education internationale. A défaut d'autre chose, l'école enseigne la valeur de la surenchère : la valeur de la façon américaine de faire les choses.

La guerre du Vietnam est conforme à la logique de l'époque. Le succès y a été mesuré au nombre de personnes effectivement atteintes par des projectiles bon marché, distribués de manière immensément coûteuse, et cette arithmétique cynique est intitulée sans vergogne « compte des cadavres ». Tout comme les affaires sont les affaires — l'accumulation sans fin de l'argent —, de même, la guerre, c'est le meurtre — l'accumulation sans fin des cadavres. De la même manière, l'enseignement, c'est la scolarisation et ce processus continu se mesure en

heures d'élèves. Tous ces processus sont irréversibles et trouvent en eux-mêmes leur propre justification. Selon des critères économiques, la nation n'arrête pas de gagner la guerre. Et selon les critères scolaires, la population est de plus en plus lution des espoirs croissants ».

Les planificateurs scolaires réclament à grand cri une augmentation progressive des enseignements, mais même si cette méthode conduit à des apports réguliers, elle ne procure jamais la satisfaction de connaître une chose pour sa propre satisfaction. Chaque sujet est servi pré-emballé, avec son mode d'emploi : consommer une « portion » après l'autre ; l'emballage de l'année dernière est presque toujours périmé pour le consommateur de cette année. Le racket des manuels scolaires vit de cette demande. Les réformateurs de l'enseignement promettent à chaque génération le plus récent et le meilleur, et le public a été dressé pour exiger ce qu'ils offrent. Aussi bien celui qui a abandonné l'école, et à qui on rappelle constamment ce qu'il a manqué, que le diplômé que l'on pousse à se sentir inférieur vis-à-vis de la nouvelle couvée, savent exactement quelle est leur place dans le rituel des déceptions croissantes et sont conditionnés à soutenir une société qui qualifie par euphémisme le fossé croissant de la frustration de « révolution d'espoirs croissants ».

En fait, la croissance conçue comme une consommation sans limite — le progrès éternel — ne peut en aucun cas conduire à la maturité. Se fixer comme objectif un accroissement quantitatif illimité vicie la possibilité du développement organique.

### *Le jeu rituel et la nouvelle religion mondiale.*

L'âge de fin de scolarité dans les pays développés s'élève plus vite que l'espérance de vie. D'ici dix ans, les deux courbes vont se rejoindre et créeront un problème pour Nancy Milford et pour les professionnels qui s'intéresseront à « l'éducation terminale ». Cela me fait penser au Moyen Age, lorsque la demande de services religieux dépassa la durée de la vie et que l'on inventa le « Purgatoire » pour purifier les âmes sous le contrôle du Pape avant qu'elles puissent entrer dans la paix éternelle. Logiquement, cela conduisit d'abord au commerce des indulgences puis à une tentative de réforme. Le mythe de la Consommation Sans Fin remplace désormais la croyance en la vie éternelle.

Arnold Toynbee a souligné que le déclin d'une grande cul-

ture s'accompagne habituellement de l'avènement d'une nouvelle Eglise mondiale qui donne l'espoir au prolétariat intérieur tout en servant les buts d'une nouvelle classe de guerriers. L'école semble tout à fait appropriée au rôle d'Eglise mondiale de notre culture en décomposition. Aucun rituel ne peut mieux masquer aux yeux de ceux qui y participent la profonde contradiction entre les principes sociaux et la réalité sociale dans le monde d'aujourd'hui. Séculière, scientifique et niant la mort, elle fait corps avec la mentalité moderne. Son vernis classique et critique la fait apparaître pluraliste, sinon anti-religieuse. Son programme définit d'une part la science et d'autre part, il est lui-même défini par la soi-disant recherche scientifique. Personne ne finit jamais l'école — pas encore. Elle ne ferme jamais ses portes à personne sans lui offrir auparavant une chance supplémentaire : celle d'un enseignement de rattrapage, pour adultes ou continu.

L'école joue le rôle de créateur et de soutien efficace du mythe social à cause de sa structure de jeu rituel de promotions graduées. L'introduction dans ce jeu rituel est beaucoup plus importante que le contenu ou le style de l'enseignement. C'est le jeu lui-même qui éduque, qui entre dans votre système et qui devient une habitude. Toute une société est initiée au mythe de la consommation sans fin des services. Cela se produit dans la mesure où une participation symbolique au rituel continu devient obligatoire et machinale partout. L'école oriente la rivalité rituelle vers un jeu international qui oblige les concurrents à faire porter la responsabilité des maux du monde à ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas jouer le jeu. L'école est un rituel d'*initiation* qui intègre le néophyte dans la course sacrée de la consommation progressive, un rituel de *propitiation* où les prêtres universitaires servent d'intermédiaires entre les fidèles et les dieux du privilège et de la puissance, un rituel d'*expiation* qui sacrifie ses ratés, les marquant au fer rouge comme boucs-émissaires du sous-développement.

Même ceux qui passent tout au plus deux années à l'école — et c'est l'écrasante majorité en Amérique latine, en Asie et en Afrique — apprennent à jouer le jeu de la sous-consommation coupable. Au Mexique, un enfant né dans le tiers le plus pauvre de la population n'a que deux chances sur trois d'accéder à la première classe du primaire. S'il y parvient, il a quatre chances sur cent de terminer la scolarité obligatoire en sixième classe. S'il est né dans le second tiers, ses chances augmentent, jusqu'à douze pour cent. Avec ces proportions, le Mexique est plus favorisé, dans le domaine de l'enseignement public, que la

grande majorité des 25 autres républiques latino-américaines. Partout, tous les enfants savent désormais qu'ils ont une chance, même si elle est inégale, dans une loterie obligatoire, et l'égalité supposée du critère international mêle désormais à leur pauvreté originelle la discrimination que celui qui ne peut suivre l'école s'impose à lui-même. On leur a appris à l'école à croire aux espérances croissantes et ils peuvent désormais raisonner leur frustration croissante hors de l'école comme un rejet hors de la grâce scolaire. Ils sont exclus du ciel, car une fois baptisés, ils ne sont pas allés à l'église. Nés dans le péché originel, ils ont reçu le baptême en onzième, mais ils sont retombés dans la Géhenne (ce qui en hébreu veut dire « les taudis ») à cause de leurs fautes personnelles.

Tout comme Max Weber a retracé les conséquences sociales de la croyance selon laquelle le salut appartient à ceux qui accumulent la richesse, nous pouvons observer désormais que la prédestination est réservée à ceux qui accumulent les années d'école.

*Le royaume qui vient : l'universalisation des espérances.*

L'école combine, exprimées dans ses prétentions, les espérances du consommateur avec les croyances du producteur, que traduit son rituel. C'est l'expression liturgique d'un « cargo-cult » à l'échelle mondiale, rappelant les cultes qui se répandirent en Mélanésie dans les années 40, imprégnant leurs disciples de la croyance que s'ils mettaient une cravate noire sur leurs torsos nus, Jésus viendrait dans un vapeur apporter une glacière, une paire de pantalons et une machine à coudre à chaque fidèle. L'école mêle l'expérience d'une dépendance humiliante vis-à-vis du maître à celle d'un sentiment vain d'omnipotence, si caractéristique de l'élève qui veut s'en aller enseigner toutes les nations à faire leur salut. Le rituel est conçu expressément pour les rudes habitudes de travail des ouvriers du bâtiment et son but est de célébrer le mythe d'un paradis terrestre de consommation sans fin, seul espoir des malheureux et des indigents.

Le monde a connu au cours de son histoire des épidémies d'espoirs insatiables, surtout dans les groupes marginaux et colonisés de toutes les cultures. Les Juifs de l'Empire romain avaient leurs Esséniens et leurs messies juifs, les serfs de la Réforme eurent leur Thomas Münzer et les Indiens dépossédés, du Paraguay au Dakota, leurs danseurs contagieux. Ces sectes ont toujours été menées par un prophète et ont limité leurs

promesses à quelques élus. Le royaume dont l'école suscite l'espérance est impersonnel plus que prophétique, et universel plutôt que local. L'homme est devenu le créateur de son propre messie et promet les récompenses sans limite de la science à ceux qui se soumettent à l'organisation progressive de son règne.

*La nouvelle aliénation.*

L'école n'est pas seulement la Nouvelle Religion Mondiale. Si nous additionnons les enseignants et les élèves à plein temps, nous nous apercevons que cette prétendue superstructure est devenue le principal employeur de notre société. Soixante-deux millions de personnes sont à l'école aux Etats-Unis et quatre-vingt-deux millions sont au travail ailleurs. Ceci est souvent perdu de vue par les analystes néo-marxistes qui disent que le processus de dé-scolarisation doit être remis à plus tard ou mis entre parenthèses jusqu'à ce que d'autres désordres, considérés traditionnellement comme plus fondamentaux, soient corrigés par une révolution économique et politique. On ne peut préparer une stratégie révolutionnaire réaliste que si l'on comprend que l'école est une industrie. Pour Marx, le coût de production de la demande de biens était pratiquement inexistant. Aujourd'hui, la plus grande partie de la main-d'œuvre humaine participe à la production de demandes qui puissent être satisfaites par l'industrie utilisatrice de capitaux. L'essentiel de cette tâche est accompli par l'école.

Dans le schéma traditionnel, l'aliénation était une conséquence directe du travail, devenu salarié, qui privait l'homme de la possibilité de créer et de se re-crée. Maintenant les jeunes gens sont pré-aliénés par une école qui les isole du monde du travail et du plaisir. L'école fait de l'aliénation la préparation à la vie, privant ainsi l'enseignement de réalité et le travail de créativité. Elle prépare à l'institutionnalisation aliénatrice de la vie en inculquant le besoin d'être enseigné.

Une fois cette leçon apprise, l'homme perd toute incitation à croître dans l'indépendance, ne trouve plus de plaisirs aux relations avec autrui et se ferme aux surprises que la vie offre lorsqu'elle n'est pas prédéterminée par la définition institutionnelle. Et l'école emploie, directement ou indirectement, une fraction importante de la population. L'école, ou bien garde les hommes à vie, ou bien s'assure qu'ils seront gardés par une institution quelconque. La Nouvelle Eglise Mondiale,

c'est l'industrie de la connaissance, à la fois pourvoyeuse d'opium et établi de travail pendant un nombre croissant d'années de la vie d'un homme. La déscolarisation est donc à la base de tout mouvement de libération humaine.

*Le potentiel révolutionnaire de la déscolarisation.*

L'école n'est en aucune façon la seule institution moderne qui ait comme but essentiel de modeler la vision que l'homme a de la réalité. La publicité, les moyens de communications de masse et le *design* des produits industriels jouent leur rôle dans la manipulation des demandes humaines par les institutions. Mais l'école réduit plus profondément et plus systématiquement en esclavage, car seule elle s'est vu reconnaître comme mission principale de former le jugement critique et paradoxalement elle s'en acquitte en faisant dépendre la connaissance de soi-même, des autres et de la nature d'un processus pré-emballé. L'école nous touche tous si intimement qu'aucun de nous ne peut s'attendre à en être libéré par quelqu'un d'autre, quel qu'il soit.

Beaucoup de soi-disant révolutionnaires sont victimes de l'école. Ils envisagent même la « libération » comme le produit d'un processus institutionnel. C'est seulement en se libérant soi-même de l'école que l'on peut dissiper de telles illusions. La découverte du fait que la plus grande partie du savoir ne requiert aucune enseignement ne peut être provoquée ou organisée. Chacun de nous est personnellement responsable de sa déscolarisation et nous sommes les seuls à pouvoir le faire. Nul ne peut être excusé s'il ne parvient pas à se libérer de l'éducation scolaire. Les hommes n'ont pu s'affranchir de la monarchie qu'après s'être libérés de l'Église établie. Ils ne peuvent s'affranchir de la consommation progressive tant qu'ils ne se libèrent pas de l'école obligatoire.

Nous sommes tous engagés dans le système scolaire, tant du côté de la production que de la consommation. Nous avons la conviction superstitieuse que le savoir valable peut et doit être produit en nous — et que nous pouvons le produire chez d'autres. Notre tentative pour nous retirer de l'école mettra en évidence les résistances que nous rencontrons en nous-mêmes lorsque nous essayons de renoncer à la consommation sans fin et à la prétention illimitée à manipuler les autres pour leur bien. Personne n'est entièrement exempt de l'exploitation des autres dans le système scolaire.

L'école est le plus important et le plus anonyme des patrons. Elle est le meilleur exemple d'un nouveau type d'entreprise

## IVAN ILLICH

qui succède à la firme capitaliste. Les sociétés capitalistes multinationales qui ont dominé l'économie jusqu'ici sont maintenant complétées et peuvent être un jour remplacées par des organisations internationales de fourniture de services. Ces organisations présentent leurs services de telle manière que les gens se sentent obligés d'y avoir recours. Le conducteur d'une automobile, le malade soumis à une hospitalisation, l'élève dans sa classe doivent désormais être considérés comme une nouvelle sorte d'« employés ». Un mouvement de libération parti de l'école, fondé sur la conscience des maîtres et des élèves d'être en même temps exploités et exploités peut amorcer les stratégies révolutionnaires de l'avenir. Un programme radical de déscolarisation peut préparer les jeunes au nouveau style de révolution qui convient à un système social de santé, de richesse et de sécurité obligatoires.

Les risques d'une révolte contre l'école sont impossibles à prévoir, mais ils ne sont pas aussi horribles que ceux d'une révolution qui débiterait dans toute autre institution importante... L'école n'est pas encore aussi bien organisée pour sa protection que l'Etat-nation ou même qu'une grosse société capitaliste. La libération de l'emprise scolaire pourrait être relativement non-sanglante. Les armes du fonctionnaire chargé de réprimer l'école buissonnière et de ses alliés dans les tribunaux et les bureaux de l'emploi peuvent être cruellement efficaces contre le délinquant isolé, surtout s'il est pauvre, mais elles peuvent se révéler impuissantes contre l'éclatement d'un mouvement de masse.

L'école est devenue un problème social, elle est attaquée de tous côtés et les gouvernements tentent des expériences nouvelles dans le monde entier. Ils ont recours à des astuces statistiques inhabituelles pour garder la foi et sauver la face. L'état d'esprit chez certains des responsables de l'enseignement ressemble beaucoup à celui de certains évêques catholiques après le concile du Vatican. Le programme des écoles « libres » évoque les liturgies des messes rock et folk. L'exigence des élèves des lycées d'avoir leur mot à dire dans le choix de leurs maîtres est aussi bruyante que celle des paroissiens demandant à choisir leurs curés. Mais la société risque bien davantage si une minorité importante perd la foi dans le système scolaire. Cela mettrait en danger non seulement la survie de l'ordre économique construit sur la co-production des biens et de la demande, mais également l'ordre politique fondé sur l'Etat-nation, auquel l'école livre ses élèves.

Les choix fondamentaux qui s'offrent à nous sont suffisamment clairs. Ou bien nous continuons à croire que le savoir

est un produit qui justifie des investissements illimités, ou bien nous redécouvrons que la législation, la planification et l'invertissement, s'ils ont une place quelconque dans l'enseignement officiel, doivent être utilisés pour arracher les barrières qui s'opposent aux occasions de s'instruire, acte personnel entre tous.

*Le cauchemar d'une société totalement scolarisée.*

Si nous optons au contraire pour une amélioration quantitative et qualitative de l'enseignement, la société évoluera vers une domination par une école redoutable et des maîtres totalitaires. Les médecins, les généraux et les policiers continueront de servir de bras séculier aux enseignants. Dans ce jeu mortel, il n'y aura pas de vainqueur, mais seulement des leaders épuisés, un peloton moyen qui s'étirera et la masse des traînards qui seront tirés à coups de bombes de leurs champs pour être jetés dans la lutte forcenée pour la vie des cités. Les pédago-thérapeutes drogueront encore plus les élèves, afin de mieux les enseigner. La guerre pédagogique dans le style de celle du Vietnam sera de plus en plus justifiée comme le seul moyen d'apprendre aux gens la valeur du progrès sans fin. La répression sera considérée comme un effort missionnaire pour hâter l'avènement du Messie mécanique. Des pays de plus en plus nombreux auront recours à la torture pédagogique, déjà appliquée au Brésil et en Grèce. Cette torture pédagogique n'est pas utilisée pour obtenir des renseignements ou pour satisfaire les besoins psychiques de sadiques hitlériens. Elle repose sur la terreur exercée au hasard pour détruire l'intégrité de toute une population et en faire une matière malléable pour les enseignements conçus par les technocrates. La nature totalement destructive et constamment progressive de l'enseignement obligatoire ira jusqu'à sa logique ultime, à moins que nous ne commençons à nous libérer nous-mêmes dès maintenant de notre *hubris* pédagogique, de notre croyance que l'homme peut faire ce que Dieu ne peut pas, à savoir manipuler les autres pour leur salut.

Beaucoup de gens commencent seulement à prendre conscience de la destruction inexorable que les tendances actuelles de la production impliquent pour l'environnement, mais les individus isolés n'ont que des pouvoirs très limités pour changer les tendances. La manipulation de l'homme à l'école a également atteint un point de non-retour; la plupart des gens ne s'en rendent pas encore compte. Ils continuent à encou-

## IVAN ILLICH

rager la réforme de l'enseignement, comme Henry Ford III propose des automobiles moins chargées de poisons.

Daniel Bell a dit que notre époque se caractérise par un divorce extrême entre les structures culturelle et sociale, l'une se consacrant à des attitudes apocalyptiques, l'autre au processus technocratique d'élaboration des décisions. C'est certainement vrai en ce qui concerne beaucoup de réformateurs de l'enseignement. Ils s'estiment tenus de condamner presque tout ce qui caractérise les écoles modernes — et en même temps, ils proposent d'en ouvrir de nouvelles.

Thomas Kuhn, dans *Structure of Scientific Revolution*, dit qu'une telle dissonance précède inévitablement l'avènement d'un nouveau paradigme de la connaissance. Les faits rapportés par ceux qui avaient observé la chute libre, qui étaient revenus de l'autre côté de la terre ou qui avaient utilisé les premiers le télescope, ne s'inséraient pas dans la conception du monde selon Ptolémée. Tout d'un coup, le paradigme de Copernic fut accepté. La dissonance que manifestent beaucoup de jeunes d'aujourd'hui n'est pas tellement une affaire d'opinion mais plutôt de comportement ; c'est un sentiment de ce à quoi une société tolérable ne peut pas ressembler. Ce qu'il y a de surprenant au sujet de cette dissonance d'attitude, c'est la faculté d'un très grand nombre de gens de la tolérer. Leur capacité à poursuivre des buts incongrus mérite une tentative d'explication. Selon Max Gluckman, toutes les sociétés possèdent des mécanismes pour cacher les dissonances de leurs membres. Il suggère que c'est le but du rituel. Les rituels peuvent cacher à ceux qui y participent les désaccords entre le principe social et l'organisation sociale. Tant que l'individu n'est pas expressément conscient du caractère rituel du processus par lequel on l'a initié aux forces qui modèlent son univers, il ne peut rompre le charme et se façonner un univers neuf. Tant que nous ne prendrons pas conscience du rituel par lequel les écoles modèlent le consommateur progressif — ressource majeure de l'économie —, nous ne pourrons rompre le charme de cette économie et en façonner une nouvelle.

Ivan ILLICH.

*Traduit de l'anglais par Pierre ROCHERON.*